

GAZETTE DES CAMPAGNES

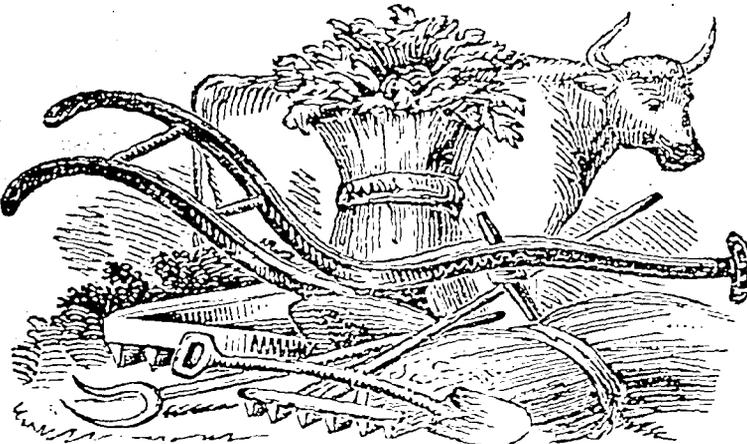
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

Editeur-Propriétaire
FIRMIN H. PROULX

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau, et les arriérés devront alors avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne ; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emprons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

CAUSERIE AGRICOLE

LE BÉTAIL EST-IL " UN MAL NÉCESSAIRE ? "

Souvent nous avons entendu répéter ce dicton : *Le bétail est un mal nécessaire*. Aux yeux de certaines personnes, les animaux entretenus dans une culture ne le sont que par une impérieuse nécessité. Ces personnes reconnaissent que sans bétail il n'est pas possible de cultiver avantageusement.

Il faut du travail pour remuer le sol et exécuter toutes les opérations culturales. Or, dans la plupart des cas, ce travail ne se fait économiquement qu'au moyen des animaux de trait. Il faut de l'engrais pour soutenir la production du sol. L'hiver le bétail produit le fumier que l'on transporte de temps à autre sur les terres auxquelles on le destine; l'été on le fait pâturer sur des terrains fatigués par les récoltes précédentes, et le fumier qu'il y dépose, quoique bien maigre et en bien petite quantité, répare une partie des pertes que ces terrains ont subi. Après un an ou deux de ce pâturage, le sol n'a pas repris son ancienne fertilité, mais il est moins pauvre qu'après la dernière récolte.

Dans nos cultures arriérées, et l'on sait si elles sont nombreuses, le travail et le fumier fournis par le bétail reviennent à un prix tellement élevé que le dicton énoncé plus haut est accepté comme une vérité incontestable. Aussi nos cultivateurs ne cherchent-ils presque jamais à augmenter le nombre de leurs animaux; ils aiment mieux vendre leurs produits en nature, plutôt que de les faire consommer par ces derniers.

C'est le plus grand mal de notre agriculture canadienne. Le nombre trop faible d'animaux et la vente en nature des produits de la terre, restreignent la production des engrais. Nous avons déjà démontré qu'avec le fumier nous relèverons la fertilité de nos terres, et que sans fumier l'appauvrissement n'ira qu'en augmentant.

Le mal que nous signalons ici a produit les résultats les plus désastreux. Le cultivateur voit tous les ans ses récoltes

diminuer dans une proportion effrayante. S'il se donne la peine de réfléchir sur sa situation, il voit arriver la stérilité à grands pas, et l'avenir qui se déroule devant lui est plein de menaces.

Dans la crainte de ne pouvoir satisfaire à ses obligations, l'exploitant restreint ses dépenses. Mais il nous fait peine de dire que sous ce rapport il n'entend pas l'économie et sa situation empire. Il entendrait l'économie si les effets de dépenses du ménage, s'il faisait moins d'affaires à crédit chez le marchand. Il entendrait l'économie si les effets d'habillement étaient tous produits sur sa terre. Il entendrait encore l'économie si tous ses outils, voitures et instruments étaient plus soigneusement abrités contre les intempéries qui les détruisent.

Tous ces moyens d'économiser, le cultivateur les connaît; mais il ne peut se décider à les adopter. Il faut pourtant diminuer les dépenses, car les revenus de la terre ne pourront parvenir à les couvrir. Alors, que fait-il? Il adopte le pire système d'économie que l'homme ait pu imaginer. Il diminue la nourriture de ses animaux et renvoie ses serviteurs. Il se dit: nourrissons nos bestiaux moins bien, donnons leur une nourriture moins abondante et moins riche, et il nous restera plus de produits à vendre au marché; renvoyons tous nos serviteurs, et nous aurons moins de gages à payer.

Eh bien, nous le répétons, il n'y a pas de pire économie que celle-là. On croit faire des épargnes en donnant à ses animaux la nourriture la plus chétive. Erreur grossière! Disons plutôt que c'est un gaspillage.

Oui, c'est un gaspillage, et nous le prouvons. L'animal qui maigrit perd de sa valeur; l'acheteur ne le paiera jamais un prix aussi élevé que s'il était gras. Pendant l'été, dans les cultures ordinaires, il y a toujours assez d'herbes pour que les bestiaux atteignent un certain état d'embonpoint. La viande et la graisse qu'ils possèdent ont été formées par l'herbe dont le bétail s'est nourri. Cette viande et cette graisse est un produit que l'on doit conserver avec